

>>> Écrivains de jeunesse, écrivains avant tout... Entretien avec Marie-Renette Tacite-Agenor et Joëlle Écormier

La Réunion



Sarah Roy : Vous présenteriez-vous comme écrivain ou comme écrivain de livres de jeunesse ?

Marie-Renette Tacite-Agenor : Je me sens écrivain avant tout. Si l'on se dit écrivain de jeunesse, c'est un peu limité. Je ne veux pas me limiter à un genre spécifique. Entre le roman, l'essai, la littérature de jeunesse (j'ai même un projet de BD), je me sens écrivain. En revanche, j'ai bien conscience, lorsque j'écris un livre de jeunesse, d'écrire pour les enfants.

Joëlle Écormier : Pour ma part, je me sens d'abord auteur. Il y a une écriture qui, après, va se mettre dans des formats différents. L'album est un format qui se prête à certains sujets que j'ai envie d'explorer mais lorsque j'écris pour la jeunesse, je ne me dis pas que j'écris pour les enfants, j'écris. Même s'y a un choix de l'éditeur qui va cibler une tranche d'âge, cela reste pour moi de l'écriture, il n'y a pas de frontière.

S.R. : Que vous intéresse t-il d'éveiller chez vos lecteurs ?

M-R.T.-A. : Avec mes contes, j'essaie de donner du rêve. Avec *Myrose et Nicolas*, je tente d'inculquer une certaine façon de vivre - c'est un peu moralisateur, peut-être... Dans *Fifi Brise-Tout*, je m'adresse d'ailleurs plus aux parents qu'aux enfants. J'ai essayé d'apporter ma part dans la dénonciation de ce qui n'allait pas dans notre société. Dans le roman, c'est la condition féminine qui est abordée, parce que je suis réunionnaise et femme de surcroît.

J.É. : Principalement, prolonger ce que j'ai tenté de faire pour mes enfants, avec un clin d'œil aux parents parce que l'enfance est une matière fragile qui mérite la plus grande attention. Je ne le fais pas par souci didactique mais plus à la façon d'un accompagnement.

S.R. : Vous sentez-vous écrivain réunionnaise ?

M-R.T.-A. : On ne peut parler que de ce que l'on sait. Je vais souvent dans des écoles où les enfants me demandent si j'écris aussi sur d'autres pays. Je leurs réponds que pour l'instant, ce qui m'intéresse, c'est mon île. Je me sens donc écrivain réunionnaise avant tout, même si parfois j'aimerais pouvoir m'en échapper. En étant dans une île, on est un peu limité finalement et je me dis qu'à un moment, je n'aurai plus rien à dire, sur les contes notamment.

J.É. : Auteur à La Réunion, oui, parce que j'y suis née, mais je ne ressens ni l'envie, ni le besoin d'avoir une littérature dialectale, nourrie uniquement des traditions. Je tiens à garder une porte ouverte sur le monde tout en étant forcément imprégnée d'une histoire collective. Du fait certainement de mes origines européennes et africaines, j'ai cette tension qui porte vers l'universalité. Je suis indéniablement nourrie de la langue créole que je trouve très riche mais aussi de ce qui peut se passer ailleurs. Je me demande à partir de quel moment une particularité devient enfermement. C'est ce risque qui me fait peur. Pour beaucoup, être auteur réunionnais signifie écrire en créole. Je refuse cet enfermement. Mais peut-être que cette question identitaire se pose plus dans le cas de l'insularité. Jamais par exemple, on ne va demander à Yann Queffelec s'il se sent écrivain breton ! Alors qu'un auteur réunionnais devrait prouver qu'il l'est dans ses écrits ! Je le suis, point. C'est comme si l'on me demandait de prouver que je suis une femme !

S.R. : La question de la langue s'est-elle posée dans votre écriture ?

M-R.T.-A. : Non, j'écris en français. Pour les contes, je préfère en revanche faire parler mes personnages en créole, c'est plus riche, plus authentique. Cela permet aussi de mettre mes textes à la portée du plus grand nombre et de valoriser mes compatriotes. Je ne renie pas cette langue puisque je suis créole et que je parle créole.

J.É. : Non. Je picore dans le créole quand cela s'y prête. Par exemple dans *Le Pays Dézétoiles*, le seul mot qui m'est venu pour parler de l'obscurité c'est le "fénoir". Il a un côté universel que tout le monde peut comprendre. En cela, le français et le créole sont une richesse qui élargit mon horizon littéraire, mais je ne vis pas l'usage du créole comme une obligation. Pour moi, la langue d'écriture a toujours été le français.

S.R. : Quelle place accordez-vous à l'illustration dans vos ouvrages ?

M-R.T.-A. : En jeunesse, l'illustration a autant d'importance que le texte. Malheureusement, en ce qui me concerne, je n'ai guère travaillé avec de vrais illustrateurs professionnels, ce qui, bien entendu, relève d'un choix économique de mon éditeur. Le seul

livre que j'ai illustré moi-même, *Au royaume des Gardiens Volcan*, l'a été sur un coup de colère parce que son édition tardait trop. Je regrette que certains éditeurs ici restent encore dans l'amateurisme.

J.É. : L'accroche d'un livre passe en premier lieu par l'illustration. Après vient la découverte du texte. Il faut donc que l'illustration soit très forte. Elle est l'interprétation d'un texte. Pour cette raison, je souhaite intervenir le moins possible dans le travail de l'illustrateur. L'intérêt pour moi est de voir mon texte agrandi.

S.R. : Des livres ont-ils nourri votre enfance ?

M.-R.T.-A. : Il n'y avait pas de livres quand j'étais petite. Les seuls dont je me souviens sont ceux des remises de prix. Après, il y a eu les années collège avec les livres de la Bibliothèque rose et verte, la fréquentation des premières bibliothèques dont celles des paroisses. C'est ainsi que je suis devenue une vraie boulimique de lecture.

J.É. : Il y avait peu de livres locaux à l'époque. Mais je n'aurais certainement pas aimé lire ce que je voyais au quotidien. Je me souviens, enfant, avoir été très intriguée par la phrase "une bonne odeur de foin" dans *Daniel et Valérie*. Ce qui me plaisait, c'était déjà la petite porte ouverte sur le monde.

Propos recueillis par Sarah Roy
Libraire

>>> Trois pas vers la jeunesse

La Réunion

L'œuvre "réunionnaise" de Daniel Vaxelaire est impressionnante en ce qu'elle donne à lire et à apprendre de cette terre de l'Océan Indien : son histoire, sa géographie, ses héros, son patrimoine... suscitant toujours chez les adultes comme chez les jeunes, quel que soit le genre choisi, un égal plaisir de lecture. Itinéraire d'un écrivain généreux...

C'est parce que j'avais peur des écoles que je prenais des cours de journalisme par correspondance. C'est parce que la fac m'avait dégoûté que j'avais renoncé à une licence d'anglais qui m'aurait fait prof ou traducteur. C'est parce que j'avais envie d'ailleurs que je suis parti trois années de suite en auto-stop (on pouvait, à l'époque) jusqu'au "bout du monde" (Turquie, Liban, Syrie...) et que j'en suis rentré avec un récit, lequel m'a valu d'être embauché en une heure par le journal de la ville où j'habitais alors. *La Liberté de l'Est*, à Epinal, Saint-Dié, Vittel : la presse quotidienne apprend à écrire vite et court. Premier pas.

Le second est long. Encore un coup de dé du destin qui m'envoie faire mon service militaire en un endroit dont personne ne parlait encore, La Réunion, où je découvre que beaucoup est à faire en matière de journalisme, où je reste et vis diverses aventures, dont la création d'un quotidien, suivi du départ volontaire de ce même journal, qui prenait un peu l'eau. Et c'est pendant que je barbote - au loin une fois de plus : Seychelles, Inde, Sri Lanka... - qu'un éditeur passe par là, cherchant un journaliste pour un grand projet, m'envoie un télégramme à Colombo, me fait revenir. Suivront trois ans d'une expérience infiniment enrichissante : sept volumes d'une encyclopédie historique, *Le Mémorial de La Réunion*¹, rédigée à quatre, totalisant 3500 pages sur La Réunion, ses racines, son peuple, son destin...

Ce second pas est d'importance, car il me fait entrer en même temps dans le monde - si fascinant pour un journaliste - de l'édition (enfin des articles qui ne finissent pas à la corbeille à papier avec l'exemplaire périmé du journal !) et celui encore plus enivrant de la fiction. Car le *Mémorial* m'ayant mis en

appétit, je me lance dans un roman sur l'esclavage. Et j'ai de la chance : *Chasseur de Noirs*² est publié à Paris, bien accueilli par la presse, vite suivi d'autres ouvrages...

Le troisième pas a un peu tardé. Une dizaine d'années, peut-être. Et puis, presque simultanément, j'ai eu l'envie de raconter cette histoire de La Réunion que je commençais à bien connaître à des collégiens, sous forme de nouvelles mettant en scène des héros méconnus. La même année, invité au Festival Étonnants Voyageurs de Saint-Malo (excellente adresse : grand air - pas que sur la plage - et fraternité...), je me vois présenté à une éditrice de Flammarion Jeunesse (Castor poche) qui me propose d'écrire pour sa collection. Une dizaine de livres plus tard, ma joie demeure, pour d'innombrables raisons. D'abord - et tous les auteurs de livres "pour adultes" me comprendront - une publication jeunesse vit durablement, du moins chez cet éditeur. On n'est pas présent sur les tables des libraires (quand on a la chance de l'être) pendant les quinze jours du lancement, puis ignominieusement confiné à l'arrière-boutique pour laisser place à d'autres stars éphémères. Mon premier ouvrage, *En haut la liberté*³ est régulièrement réédité, dix ans après sa sortie, de même que tous les autres, et j'ai à peine envoyé un manuscrit qu'on me demande quand je m'attaque au suivant : le rêve pour un auteur.

Au-delà de ces considérations égocentriques, il y a l'infini bonheur d'écrire pour des lecteurs qui demandent avant tout qu'on leur raconte une vraie histoire, qui ne se laissent pas gruger par les effets de style ou de mode. Avec, entre l'auteur et eux, un travail d'édition approfondi, minutieux, qui oblige

1 Co-auteurs Marie-Claude Chanet-Tune, Jules Bénard, Michel Chabin, rédacteur en chef et co-auteur Daniel Vaxelaire. Saint-Denis de La Réunion, Australe Éditions, 1978 à 1981. Réédition : Saint-Denis de La Réunion : Orphie, 2003.

2 Paris : Lieu Commun, 1982, puis chez Gallimard (Folio Junior), chez Flammarion et chez Orphie en 2006.

3 Castor-Poche Flammarion, 1999 et 2005. Prix Amerigo Vespucci, Saint-Dié, 1999.